

théories les plus absolues dirigées contre l'esprit de la société moderne, contre les institutions libérales, qui sont approuvées à Rome, qu'arrive-t-il de la foi politique de M. de Montalembert? Je ne sais si je me trompe, ces simples paroles jettent un jour singulier sur ces scissions qui ont éclaté depuis quelques années au sein du monde religieux, et contre lesquelles M. de Montalembert se révolte encore aujourd'hui, sans songer qu'elles étaient en germe dans ce parti catholique dont il était l'organisateur, et qui a échappé à sa direction.

L'ancien chef du parti catholique peut déplorer ces scissions avec amertume; il les signalait d'un accent passionné, il y a longtemps déjà, dans une Assemblée de la République. « J'ai vu, disait-il, j'ai vu se dissoudre l'armée que j'avais, j'ose le dire, formée pendant vingt années de luttes. J'ai vu se retourner contre moi les hommes que j'avais guidés et précédés dans la lutte depuis vingt années. Je les ai vus verser, comme ils le disent dans leurs journaux, des larmes sur ce qu'ils appellent mon suicide. J'accepte cette épreuve comme un dernier hommage et un dernier service à la cause de la liberté de l'Église. J'ai donné à cette cause ma vie, mon courage, vingt ans de persévérance et de dévouement. Je lui offre comme un dernier hommage l'ingratitude, l'impopularité et l'injustice que cette loi m'a fait récolter dans mon propre parti. » Il s'agissait de la loi sur l'enseignement.

Depuis cette époque, la scission n'a fait que s'aggraver et se préciser en devenant la lutte entre les

absolutistes et les libéraux du catholicisme. Elle éclate dans les pages mêmes que M. de Montalembert a écrites en tête de ses œuvres, et où il poursuit de son implacable hauteur ses adversaires, les dissidents, les apologistes de la monarchie absolue. Et cependant, à la lumière de ces paroles que je rappelais, la différence n'est peut-être point aussi grande qu'on le dirait au premier abord. C'est moins une question d'opinion que d'incompatibilité d'humeur et de tempérament, et le libéralisme de M. de Montalembert n'est pas entièrement l'opposé de l'absolutisme de ses adversaires.

VII

La vérité est que la liberté, pour M. de Montalembert, est moins un système raisonné et coordonné de politique qu'un goût très-vif d'indépendance personnelle et le mouvement d'une nature impétueuse et fière qui a besoin d'air et d'agitation. C'est pour lui un moyen d'échapper au niveau démocratique et de donner carrière aux saillies de son humeur. Il aime la liberté comme un grand seigneur qui est un peu dépaysé dans nos sociétés modernes, qui ne trouve plus que la religion et les luttes de la parole dignes de sa noblesse. On a dit quelquefois qu'il y avait des ressemblances qui se transmettaient, des affinités de caractère qui se retrouvaient à travers les siècles. M. de Montalembert aimerait, je pense, à considérer le duc de Saint-Simon, l'auteur des *Mémoires*, comme un de ses ancêtres dont

il aurait reçu quelques traits. Il a cherché à retracer cette figure, et il aime à y trouver son idéal, un grand homme de bien et d'honneur. Il l'aime pour sa hauteur, pour sa fierté de gentilhomme, pour sa haine de la bassesse, pour son humeur indépendante et frondeuse. Cette gaillarde brutalité dans la peinture du monde de Louis XIV l'enivre. Ce n'est pas seulement pour l'écrivain qu'il a du goût, c'est pour l'homme et même pour le politique.

M. de Montalembert dessine avec trop d'amour la figure de Saint-Simon pour ne pas croire lui ressembler un peu. Ce n'est pas par le style et par la puissance d'observation qu'il lui ressemble, il s'entend ; mais il a comme une tradition de cette humeur, de cette hauteur du gentilhomme indépendant, méprisant et ironique. Seulement Saint-Simon est un homme du dix-septième siècle et reste en tout du dix-septième siècle ; M. de Montalembert est de notre temps et a vécu dans l'atmosphère démocratique, dont il s'est laissé imprégner. C'est un aristocrate qui dit volontiers d'un ton dégagé : « Je n'aime pas le joug, je ne suis pas assez révolutionnaire pour cela, » et qui en même temps a le langage révolutionnaire, des procédés de polémique entièrement révolutionnaires.

Je ne sais si c'est à l'étude de Saint-Simon que M. de Montalembert a contracté cette habitude ; mais il aime à prodiguer dans ses pages tous ces termes de tyrannie ; de servitude, de valets, de muets, de pieds-plats, de flibustiers, que sais-je encore ? Pour nous autres lettrés et gens de moins

haute race, nous n'aimons pas à nous remplir la bouche de ces expressions. Nous sentons que, dans tous les temps, il y a toujours place pour la fierté, et qu'on peut avoir une âme libre sans avoir l'air de demander à tous les pouvoirs la permission de se tenir debout. Il n'y a que des aristocrates pour se servir de ces mots, sauf à les appliquer aux autres, en se réservant le privilège de toutes les vertus qu'ils refusent à leurs contemporains.

Il y a de l'aristocrate chez M. de Montalembert, disais-je, et il y a aussi, — pourquoi ne pas le dire ? — du factieux, si l'on veut dépouiller ce mot de ce qu'il a de vulgaire. Le brillant orateur a naturellement les goûts, les instincts, les allures du factieux, et il ne plie le front devant la seule autorité qu'il reconnaisse, l'autorité religieuse, que pour se relever dans cette attitude de rebelle qu'il a eue en face de tous les pouvoirs depuis trente ans. S'il n'eût trouvé la religion pour frein, il eût été sans doute un vrai factieux, et même avec ce frein, après avoir mis sa conscience en sûreté de ce côté, ne s'est-il pas souvent trouvé plus à l'aise pour se livrer à toutes les fantaisies de son esprit d'agression, confondant du reste toutes les nuances, et finissant par se faire une habitude de cette exagération de langage au point de parler des régimes les plus tolérants comme des gouvernements les plus durs ?

Je ne voudrais infliger d'autre désagrément à M. de Montalembert que de rappeler ce qu'il a écrit un jour, en laissant deviner dans quel temps il parlait ainsi : « On accuse le peuple français d'oubli

et d'ingratitude envers ses bienfaiteurs, disait-il. Nous n'en savons rien, car nous n'avons jamais connu de ces bienfaiteurs-là; mais ce que nous savons, c'est que de tous les peuples c'est lui qui pardonne le plus vite à ceux qui l'oppriment, le trahissent et le déshonorent, et que c'est à peine si aujourd'hui toutes les douleurs, toutes les injures de la patrie et de l'humanité ont conservé une place ailleurs que dans quelques mémoires tenaces et quelques âmes ulcérées comme la nôtre. »

Après cela, dans ces saillies d'indignation qui se renouvellent souvent chez M. de Montalembert, qui ont même une certaine monotonie, et où s'exhale l'âpre humeur du gentilhomme à demi factieux, il y a aussi, je ne l'ignore pas, la part de l'imagination et de l'entraînement oratoire; il y a du lettré accoutumé dès sa jeunesse à tous les succès et précocement enivré du bruit de sa propre parole.

M. de Montalembert se laisse emporter par les nécessités d'un rôle qui a fini par se confondre avec sa nature, et peut-être ne pourra-t-on pas dire de lui ce qu'il disait lui-même un jour, à son entrée à l'Académie, de son prédécesseur, l'honnête et pacifique M. Droz : « Il entraîne par des qualités de plus en plus rares dans la vie littéraire, la sincérité, la simplicité et la modestie. Il ne pose jamais, il ne joue pas un rôle; il ne tente rien d'osé, rien d'outré. » Quant à la sincérité, le successeur de M. Droz à l'Académie l'a certainement.

VIII

Le mouvement d'opinions qui éclate dans tout ce que pense, dit ou écrit M. de Montalembert se ressent de ce caractère, de cette sincérité véhémente, de ces tendances diverses qui luttent en lui.

Liberté, religion, principe des nationalités, droits populaires, tout prend la mesure de sa passion du moment, ou, si l'on veut, de sa foi. Il passe sa vie à combattre. C'est un libéral catholique sans doute ou un catholique libéral; mais entre ces deux instincts, qu'il a la généreuse ambition de concilier, il n'a pas trouvé le lien, et de là vient ce singulier mélange en lui du tribun et du *filz des croisés*. C'est le secret des contradictions et des inconséquences d'un esprit passionné d'indépendance pour lui-même et n'attachant qu'un sens personnel en quelque sorte à ce mot de liberté, d'un esprit maudissant les traités de 1815 et se révoltant contre les nations qui les brisent, invoquant sans cesse les droits populaires et n'ayant point assez de foudres contre les peuples qui s'affranchissent, d'un esprit enfin glorifiant justement la Pologne pour son héroïsme dans le malheur, pour sa passion d'indépendance, et prodiguant l'anathème à l'Italie émancipée, opposant naïvement Manin à M. de Cavour et se donnant le facile avantage d'être avec les Italiens à Venise pour ne plus être avec eux dans le reste de la péninsule.

Qu'ont fait les Italiens cependant, si ce n'est de penser ce que M. de Montalembert lui-même pensait il y a trente ans, quand il écrivait : « Voyez

tous ces indignes souverains de l'Italie, d'une politique si profonde, d'une imagination si merveilleusement féconde pour le malheur de l'admirable race dont ils sont les maîtres, qui ont réussi à faire un enfer politique et intellectuel de ce paradis des nations, et qui ont réduit toutes les âmes fières et libres à maudire cette patrie, la plus belle création du ciel, parce que, comme ils disent avec raison, une tombe n'est jamais une patrie ! » Et au fond, en intervenant au delà des Alpes, en aidant l'Italie à s'émanciper et à rejeter l'Autriche sur l'Adriatique, la France a suivi une politique qu'un sentiment libéral n'a point, ce me semble, à désavouer, même en présence des problèmes qui ont surgi tout à coup. La guerre a pu faire éclater ces problèmes, elle ne les a point créés, et toutes les habiletés, toutes les sagesses n'auraient pu changer une situation que Rossi résumait d'un trait quand il disait : « Le gouvernement temporel du Saint-Siège ne peut pas ne pas devenir un gouvernement moderne ; il faut qu'il se réforme, ou il sera emporté. »

Ce n'est pas la guerre qui a créé ce problème épineux sans doute, fait pour émouvoir les consciences catholiques, mais qu'on ne peut éluder désormais : c'est le mouvement des sociétés modernes s'émancipant graduellement dans leur vie civile et marchant de plus en plus à la séparation des pouvoirs ; c'est le principe de liberté universelle que M. de Montalembert a souvent et justement revendiqué pour l'Église, sans observer que la première condition de cette liberté de l'Église dans l'ordre

spirituel, c'est l'indépendance temporelle et civile des peuples.

A le considérer de haut, ce qui se passe à Rome n'est que le dernier mot de tout un travail qui se poursuit depuis soixante ans, souvent avec l'aide des catholiques les plus ardents eux-mêmes, qui impose le devoir d'assurer sous d'autres formes la pleine et souveraine indépendance du Saint-Siège, mais qui ouvre en même temps de nouveaux horizons au catholicisme par la liberté. Et cette idée est si bien entrée dans le monde qu'on a quelque peine à imaginer aujourd'hui la possibilité de reconstituer les États du Saint-Siège tels qu'ils étaient il y a quelques années encore ; cette possibilité, on le sent, ne serait qu'au prix d'effroyables catastrophes, de guerres terribles. Et si même le pouvoir temporel de l'Église se relevait victorieux de ces épreuves, serait-il plus affermi au milieu d'une nation vaincue, mais frémissante et irréconciliablement ennemie ?

C'est ce que M. Montalembert ne voit pas dans ses violentes sorties contre l'Italie et contre tous ceux qui l'ont guidée dans cette transformation. Il s'enferme avec son âpre passion dans la résistance. Il l'écrivait, un jour, dans une lettre à M. de Cavour, quand ce grand homme d'État vivait encore et traçait le programme de *l'Église libre dans l'État libre*. « Je prétends que parmi les vrais catholiques, les seuls qui puissent compter, les seuls dont l'adhésion soit une force en matière religieuse, prêtres ou laïques, vous n'aurez personne. » C'est le penchant d'esprit de M. de Montalembert d'être seul

catholique, seul libéral, et d'avoir une communion hors de laquelle il n'y a point de salut.

Mais l'erreur la plus singulière de cet ardent esprit dans la guerre qu'il fait à la révolution italienne, c'est d'aller jusqu'en Pologne chercher une alliée, de se faire une arme des malheurs de cette brillante et héroïque race contre une autre race, d'opposer enfin, comme il l'a fait récemment, à une nation qui se relève *une nation en deuil*. Ce n'est pas l'éloquence qui manque à ces pages, ni le sentiment généreux, ni même ces élans entrecoupés de passion libérale qui sont en quelque sorte l'allure naturelle de l'écrivain. Là toutefois où commence l'illusion de M. de Montalembert, c'est lorsqu'il scinde ce qu'une pensée vraiment libérale réunit, lorsqu'il trace deux camps, mettant d'un côté le droit, la liberté, le malheur, la foi chrétienne, la dignité, et dans l'autre le crime, les attentats de la force, l'iniquité triomphante, et pour tout dire « les fripons et les flibustiers, » puisqu'il aime ces mots. « La cause de la Pologne, dit-il, n'a, Dieu merci, rien de commun avec la cause italienne; elle est aussi ancienne que celle-ci est nouvelle, aussi pure que celle-ci est souillée, aussi sainte et aussi légitime que celle-ci est coupable! »

L'illusion peut plaire à M. de Montalembert; est-il bien convaincu lui-même qu'il ne trace pas un tableau de fantaisie, et qu'il ne plie pas un fait réel à sa passion d'orateur? Un peuple qui se réveille et s'agite sous l'unique influence d'un sentiment moral, qui, à travers toutes les épreuves, nourrit le

même feu de patriotisme inextinguible, qui se soutient par des miracles d'énergie intérieure et de résistance passive, un peuple qui a des poètes pour lui inspirer l'esprit de sacrifice et de persévérance dans le malheur, qui fait des manifestations en chantant des hymnes religieuses et n'oppose à la force qu'une obstination désarmée, c'est assurément un phénomène aussi nouveau qu'émouvant. Le caractère religieux de ce réveil tout pacifique de la Pologne contemporaine a été un des faits les plus extraordinaires de notre siècle. Seulement ce profond sentiment religieux, catholique, qui est l'essence du patriotisme polonais, a-t-il la signification que lui donne l'auteur de ces pages chaleureuses sur *une nation en deuil*? Est-ce une contradiction de la révolution italienne, même en ce qui touche la transformation de la papauté temporelle? Voilà où M. de Montalembert se trompe singulièrement.

Cette Pologne religieuse, catholique, qui s'est réveillée subitement à la lumière, n'a rien de commun, dirai-je à mon tour, avec les idées de M. de Montalembert. Elle est dévouée au chef de la religion, à l'Église, fort peu à la souveraineté temporelle du pape, et elle n'est nullement ultramontaine en ce sens. Un jour, au temps de la dernière insurrection, un banquet avait lieu à Wilna pour célébrer l'anniversaire de la réunion de la Lithuanie à la Pologne; l'évêque était un des assistants. On portait toute sorte de toasts patriotiques, et l'un d'eux était en l'honneur de qui? — De Garibaldi. Le nom de Garibaldi a été un des plus populaires en Pologne. Ces

poètes eux-mêmes, que M. de Montalembert a glorifiés, allient à une inspiration profondément nationale et religieuse une liberté singulière à l'égard du pouvoir temporel de l'Église et de Rome.

Il y a un poème de Krasinski, *Iridion*, où ce sentiment prend des formes étranges. Iridion est un héros antique, un Hellène vaincu par le glaive romain, et qui garde contre Rome victorieuse une haine vengeresse. Le poète l'endort pendant des siècles, puis le réveille dans la Rome de nos jours, et que voit-il alors ? « Sous les portiques d'une basilique se tiennent deux vieillards revêtus d'un manteau de pourpre ; quelques moines les saluent du nom de princes de l'Église et de pères. Sur leur visage, on lit l'indigence de la pensée. Ils montent dans une voiture traînée par deux chevaux noirs et maladifs... Sur les panneaux de cette voiture, on voit des restes de dorures. Les roues gémissantes ont passé, et avec elles les deux têtes blanches et penchées ont disparu. — Ce sont les successeurs des Césars ! dit le guide ; c'est le char de la fortune et des triomphateurs ! » — Et l'Hellène Iridion s'arrête à ce spectacle ; il sent la haine mourir dans son cœur et se trouve assez vengé. Le poète Slovacki a des inspirations bien plus libres encore dans son drame de *Kordyan*, où l'une des scènes les plus originales se passe entre un Polonais et le pape.

IX

Que veux-je dire simplement ? C'est qu'entre la cause polonaise et la cause italienne il y a des liens

intimes, mystérieux, que les peuples sont les premiers à sentir, que les esprits libéraux ne peuvent méconnaître. Elles ont toutes les deux le même caractère. De là le retentissement de la révolution italienne en Pologne, et la popularité de Garibaldi, et le vote des députés polonais du parlement de Berlin en faveur de l'Italie. M. de Montalembert affirme, il est vrai, que les députés de Posen ont commis un crime, que les Polonais n'ont pas le droit d'avoir des sympathies pour l'unité italienne. Ce n'est là, à tout prendre, que l'inconséquence d'un esprit qui cherche dans son affection pour la Pologne le droit d'être plus violemment hostile à l'Italie. Vérité sur la Vistule, erreur au delà des Alpes ! M. de Montalembert ne fait à son insu qu'imiter dans un sens contraire ces libéraux équivoques qu'il accuse d'être froids et indifférents pour la Pologne au moment même où ils se font les bruyants sectateurs de l'Italie.

Au fond, dans cette attitude passionnée et militante où il aime à se montrer, dans ce mouvement ardent de pensées et de passions contraires, M. de Montalembert a quelque chose d'un personnage de l'un des drames les plus énergiques de ce poète Krasinski, qu'il prend aujourd'hui sous la protection de son éloquence. Ce personnage est le héros de *la Comédie infernale*, le comte Henri, dont l'âme, elle aussi, est le théâtre d'un grand combat.

Si le comte Henri s'interrogeait lui-même, il se souviendrait qu'il fut un temps dans sa jeunesse où il respirait l'air de son siècle, où il ouvrait son esprit aux espérances d'un avenir inconnu, s'enflammait,

sans distinction subtile, pour l'indépendance des nations opprimées, et croyait à la démocratie, à un ordre nouveau. Il est désabusé. Une fois mis en présence de l'ordre nouveau dont il acceptait le presentiment, il se révolte; sa fierté de gentilhomme se redresse. Cette démocratie, pour laquelle il avait de vagues penchants et des caresses, lui apparaît brutale, violente et abjecte. Il refuse de plier sous le niveau des multitudes, pour lesquelles il n'a que de la haine. Cet idéal démocratique d'autrefois s'est changé en une réalité sinistre. « Il s'agit de l'état sauvage, » dit-il, et alors son rôle est tout tracé : il est le défenseur de l'ordre ancien, il est le soldat du passé, et se renferme dans la tour démantelée où il est assailli par le flot montant. Ce n'est pas qu'il ait une sérieuse estime pour la cause qu'il défend : il ne croit guère à cet ordre ancien, il n'y croit pas du tout; il sent lui-même ce qu'il a de vulnérable et de fatalement condamné. Son amour de la cause qu'il a embrassée n'est que la haine de ses adversaires. Seulement il croit que le devoir pour lui est dans ce camp où le fixe la fatalité de son instinct, et il accepte la consigne, dédaignant les transactions, combattant sans illusions, aimant mieux rester parmi les vaincus qu'aller se confondre dans la masse obscure et grossière des triomphateurs : personnage étrange, altier et ironique, placé entre une cause qu'il méprise et une cause qu'il hait, entre le passé, qu'il ne croit tout au plus assez vivant que pour livrer une dernière bataille, et l'avenir, devant lequel il refuse d'abaisser son orgueil. Et comme il

a vécu de la vie de l'esprit, comme il a été un lettré, un poète, l'imagination est sa complice; elle l'aide à se tromper lui-même, elle est toujours de moitié dans ses jugements et dans ses résolutions.

Je ne méconnais pas ce qu'il y a d'émouvant dans ces luttes intérieures d'une âme agitée des nobles inquiétudes de la destinée humaine et se révoltant contre les transformations d'un siècle tout en croyant peu au passé. Le danger est de se livrer trop amoureusement à cette muse acerbe du désabusement passionné et de l'invective hautaine, de se considérer comme l'unique dépositaire de la foi, de la liberté, de l'honneur, de la dignité, de se réfugier dans un sentiment superbe comme dans une tour mystérieuse du haut de laquelle on voit le monde affamé de servitude, se débattant entre le culte de la force et une cupidité grossière, la jeunesse elle-même dépouillée des délicates fiertés, indifférente et énervée, découragée par des périls qu'elle n'a pas courus, idolâtre d'un repos qu'elle n'a pas mérité. Le danger est de vouloir réaliser la noble et féconde alliance de la foi religieuse et de la liberté, en identifiant la religion avec ce qui périclète et en se servant de la liberté contre l'esprit même d'un siècle et d'une civilisation. M. de Montalembert a eu, dit-il, une foi et une illusion. Il a cru que la liberté religieuse et politique était la seule sauvegarde des sociétés contemporaines contre leurs corruptions; il a imaginé que la France nouvelle, la France de 1789, était capable d'aimer la liberté et de s'y attacher d'un culte inébranlable. Il garde sa

foi, il renonce à son illusion, et c'est là justement son orgueilleuse erreur de refuser, ne fût-ce que par ironie, à la France les vertus qu'il ne réserve que pour lui seul.

Il y a sans doute dans le monde contemporain des vices et des corruptions inhérents à une civilisation avancée et à une démocratie victorieuse. Il y a eu des éclipses et des défaillances. La liberté a eu ses épreuves, et la religion a eu les siennes. Je ne sais si la jeunesse est ce troupeau vulgaire que peint M. de Montalembert; je ne le crois nullement, je crois pour ma part que la jeunesse d'aujourd'hui ressemble à la jeunesse de tous les temps, et qu'à côté des indifférents et des énervés il y a une multitude d'âmes jeunes ouvertes à toutes les émotions généreuses. Dans son ensemble, le mouvement auquel nous assistons n'a rien de vulgaire, et rien au monde ne peut faire croire que, dans cette société moderne qui se dégage, qui gagne peu à peu toutes les régions de l'Europe, qui arrive péniblement à la vie, il n'y ait place pour la liberté, pour la dignité, pour l'indépendance de l'esprit, pour la religion elle-même. C'est une transformation confuse et obscure encore, il est vrai, mais qui, loin de décourager du combat, est faite pour attirer les âmes viriles. Seulement ce n'est pas par la haine qu'on la conduira et qu'on interviendra utilement; c'est plutôt par une juste, vigilante et sérieuse sympathie qu'on peut la conduire vers le bien.

I V

LES CONFESSIONS D'UN DOMINICAIN

LE PÈRE LACORDAIRE

I

A mesure que le siècle vieillit, les hommes qui ont vécu de sa vie s'en vont avec les années. L'arbre se dépouille de ses premières et vigoureuses feuilles.

Les générations passent, et les règnes d'idées comme les règnes de dynasties se succèdent. Le combattant de la veille retombant sur ses armes brisées se voit enlevé aux luttes qu'il aimait, et va se reposer dans la mort. Ceux qui restent debout s'arrêtent quelquefois étonnés de n'être plus les jeunes, les vaillants et les hardis, et voient déjà grandir après eux une autre jeunesse agitée de nouvelles ardeurs, marchant à un but encore indistinct. Le monde ne s'arrête pas, mais il change, et au milieu même de cette évolution qui s'accomplit, on n'a qu'à tourner son regard un peu en arrière pour voir se relever par degrés à l'horizon tout ce passé d'hier, ce mouvement d'idées, de doctrines, de passions ardentes, de polémiques intellectuelles et religieuses, qui a